

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 47

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que lè z'oïessâi recassâ, s'arrêté, tot ein colére; ramassé on part dè melions et pan! lè z'acoulhiè contrè la fenétra. Ma fâi, manquâ lo canton et lè pierrès vont épéclliâ dâi carreaux à 'na fenétra dâo premi, tandique lè volliâvè acoulhi ào sécond. Lè dzeins que demâorâvon quie vignon vairè cein que lâi a, et quand vayon noutron gaillâ, lâi font : Ditès-vâi, vo; qu'est-te que cein vâo derè? — « Oh ma fâi, n'èin pu pas dâo mé, que repond, n'est pas à vo que lè volliâvo tsampâ, mâ n'é pas pu allâ pe hiaut, arreindzi-vo avoué clliâo dè tot amont. »

On hommo qu'étâi su lo poeint dè veri lè ge, desâi à sa fenna : Stè plié, ma pourra Rosette, quand sari moo, ne tè remâria pas avoué l'assesseu que m'a tant fé einradzi lè z'autro iadzo, dâo teimps iô tè frequentâvo. — Oh! n'ausse pas pouâire, Samuët, su dza d'accôo avoué Toinon à la Lizette.

On prédzo vito fé.

On menistrè que n'étâi pas destrâ foo po son metî et que n'avâi min dè tiura, predzivè decé, delé, po reimpliaci dâi z'autro. On dzo que predzivè dein on veladzo, lo pourro bougro s'èimbreliquoqua on moment après que l'eut de : « Mes chers frères! » et coumeint n'étâi pas fotu dè sè rassoveni dè s'n'aleçon et d'allâ pe llien, dese âi dzeins qu'étiiont à l'Eglise : « Y'aré onco bin dâi z'afférès à vo derè, mâ coumeint ne mè farâi rein dè frémâ que vo volliâi être tot asse crouïo se vo z'èin dio bin mé, y'âmo atant botsi tot lo drâi. »

Et décheinde dè la chère.

Une dame dont l'instruction n'était pas en rapport avec les prétentions, s'imaginait que les mots *enfance* et *infanterie* avaient la même signification, vu leur ressemblance. Un jour qu'elle se trouvait en grande compagnie, elle dit fort naïvement : « Pour moi je n'ai jamais tant été pour les poupées quand j'étais dans l'infanterie. »

Un bourgeois de Cossonay, qui possède un des meilleurs parchets de Gollion, se plaisait sans cesse à médire de la fête de Morat, au moment où l'approche de cette grande solennité nationale faisait l'objet de toutes les conversations.

« Je sais bien, lui dit son voisin l'épicier, pourquoi tu n'es pas partisan de la fête de Morat; la chose est bien simple. Tu aurais sans doute préféré que la victoire restât à Charles-le-Téméraire, afin de pouvoir vendre ton Gollion pour du Bourgogne. »

Une bouteille de Sauternes.

C'était au temps des bonnes vieilles diligences. Les chemins de fer n'étaient pas encore en action et les

actionnaires n'avaient pas encore éprouvé toute l'amertume qui s'attache à de telles entreprises.

Le père B*** avait toujours dit : « Je ne veux pas mourir sans voir Paris. Et un beau jour il fit ses petits préparatifs et partit pour la grande capitale.

Il arriva à Paris vers quatre heures de l'après-midi, descendit au premier hôtel dont l'aspect lui inspira quelque confiance, y déposa son gros sac de nuit et dit au portier : « Comme ce n'est pas encore l'heure de goûter, où est-ce qu'on peut aller boire un verre en attendant? »

On lui indiqua un des beaux cafés du Palais-Royal situé à quelque distance. Ebloui à la vue des dorures et des nombreuses glaces qui décoraient la salle, il dit à demi-voix : « Te bombarde que de miroirs! »

Puis, s'installant à une petite table de marbre, il frappa trois grands coups avec la tête d'un jeune chêne coupé dans le bois de Vernand. Un sommelier accourt en toute hâte, craignant de voir le marbre céder sous le gourdin de son nouveau client.

— Mssieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

- Une bouteille et un verre.
- Une bouteille de quoi, Mssieu?
- Une bouteille de vin, sacedieu!
- Quel vin, s'il vous plaît?
- Du blanc, épi du bon.

Sur cette recommandation, le garçon apporte une bouteille de Sauternes, la débouche et fait perler le précieux liquide dans un beau verre de cristal.

A la première gorgée, notre compatriote trouve ce vin moins acide que celui de Crissier et plus chaud à l'estomac.

Un quart-d'heure après, la bouteille sonnait le vide, il la passe au garçon par-dessus l'épaule : « Donnez voir encore une chopine pour finir. »

Le jeune homme ne connaissant pas cette dernière mesure fait observer qu'il ne peut lui servir qu'une seconde bouteille.

— Eh bien, ce sera pour une autre fois. Combien est-ce que je vous dois?

— Huit francs, mssieu.

Le père B*** recula de deux pas et failli renverser tout ce qui se trouvait sur la table voisine. Il sortit lentement cette somme de sa bourse de cuir, et murmura dans sa barbe :

Voleu que vo z'ité!... me raudzâi c'avoué cein que coté 'na botolhie ice on ein arâi pas 'na breintâ pé tzê no!

Aussi chaque fois que le père B*** retourna dans quelcun café de Paris pour se rafraîchir, avait-il soin de dire au garçon : « Mais je ne veux rien de ce Sotterne au moins! »

Nous empruntons les réflexions suivantes à un article sur l'empoisonnement par les champignons, publié dans la *Gazette médicale*, de Paris :

« La science ne possède aucun caractère certain, absolu, qui établisse une limite bien tranchée entre les champignons comestibles et ceux qui sont véné-

neux. On est donc en droit de s'étonner, étant connue l'énorme consommation qui se fait de cet aliment, que les accidents ne soient pas plus fréquents. Et, en effet, bien que l'administration exerce une surveillance aussi attentive que possible, par l'entremise d'inspecteurs spéciaux, chargés de visiter tous les champignons qui passent par le marché de Paris, les seuls par conséquent qui puissent être vendus, et de faire jeter tous ceux qui leur paraissent suspects, un grand nombre de marchands au détail vendent cependant des champignons qui leur sont apportés directement de la campagne, évitant ainsi les dros de la halle. De plus, par suite d'une erreur déplorable qui consiste à croire que du moment qu'une cuillère d'argent déposée dans le vase qui a servi à la cuisson n'est pas altérée, les champignons ne sont pas vénéneux, que de gens persistent encore à manger ces champignons de contrebande ou qu'ils vont récolter eux-mêmes dans les environs de Paris, malgré les avertissements répétés qu'on leur donne de tous côtés ! Mais ils ont foi dans l'expérience de la cuillère d'argent. Ces empoisonnements par imprudence sont à peu près les seuls qui se produisent aujourd'hui. On en compte actuellement quatre cas dans un de nos hôpitaux, qui paraissent dus à une semblable cause. »



Un chasseur de Lausanne, fort peu expérimenté et qui revient presque toujours avec son charnier vide, s'approche, l'autre jour, d'un jeune paysan travaillant dans son champ.

— Bonjour, mon ami, vous y tapez dur.

— C'est dur, en effet, monsieur.

— Dites-moi, vous n'avez rien aperçu par là, vous n'avez point fait lever de gibier.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, j'ai fait partir un gros lièvre de ce buisson ; il s'est dirigé vers ce champ de pommes de terre.

— Pas possible ! et y a-t-il longtemps ?

— Assez longtemps, monsieur, c'est ce printemps, au mois de mars.

Pour toute réponse le chasseur siffla son chien et tourna sur ses talons.



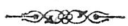
On nous écrit de Vevey :

Vous avez publié dans votre dernier numéro une prière contre le *décroit*. Je prends la liberté de vous en envoyer une que peut-être vous ne connaissez pas et qui est destinée à arrêter les hémorrhagies.

La voici :

« Sang ! sang ! sang ! reste dans les veines comme le précieux sang de Jésus-Christ est resté dans son corps sur la croix, et qu'aucune goutte ne sorte ni ne purisse (sic) du corps de † † †

Notre père qui est aux cieux, etc. »



Le daltonisme. — On sait que cette singulière maladie se traduit par une erreur sur les couleurs ; c'est-à-dire que tel individu qui en est affecté voit en vert les objets rouges, et

réciroquement. Arago cite l'exemple d'une famille écossaise, dont tous les membres voyaient vert ce qui était rouge, et le spirituel professeur d'ajouter, que pour cette famille infortunée, les cerises n'étaient jamais mûres.

M. le docteur Favre, médecin en chef des chemins de fer de Lyon, vient d'adresser, à l'académie des sciences, une note d'un grand intérêt au sujet de cette maladie. D'après lui, le daltonisme est d'une fréquence effrayante. Il est effrayant en effet de calculer les accidents qui ont pu se produire sur les chemins de fer par cette seule cause. Un mécanicien voit noir un disque rouge : il passe outre, et se brise plus loin contre un train dont il n'a pas vu le signalement. En Angleterre et en Belgique, il y a eu de nombreux exemples de catastrophes dues à ce motif.

Dans une série de candidats aux emplois du service actif des chemins de fer, sur 1,050 hommes âgés de 18 à 30 ans, presque tous anciens militaires, sachant au moins lire, écrire et compter, M. Favre a trouvé 98 hommes (près d'un dixième) qui se sont trompés sur une ou plusieurs couleurs. Le violet a été cause d'erreur 78 fois, le bleu 50 fois, le vert 54 fois, le jaune 14 fois, le rouge 10 fois.

Il est à remarquer que la fréquence d'erreur varie selon les couleurs.

Cette erreur de la vision est quelquefois due à des blessures ; dans ce cas, elle n'est pas de longue durée (3 jours à 1 mois).

Ce que l'auteur a soin de faire ressortir, ce sont les malheurs auxquels les daltoniques peuvent exposer leur prochain dans la marine, les chemins de fer, les industries. Les déplorables rencontres des navires en mer ne proviennent-elles pas souvent des daltoniques ?

M. Favre est persuadé qu'on peut guérir le daltonisme, et il en indique les moyens, qui consistent dans une certaine éducation lente et graduelle du sens de la vision. Ces moyens lui ont souvent réussi. En tout cas, il insiste sur la nécessité d'examens spéciaux pour constater la perception exacte des couleurs chez les employés de la marine, de l'armée, des chemins de fer, des industries, partout enfin où il importe d'y voir clair, ce qui est assez général.

Le caucus. — Voilà un mot qui a été employé mainte fois par nos journaux politiques et qui l'était encore l'autre jour à l'occasion des élections genevoises, et dont bien peu de personnes connaissent l'origine. La voici. — Par ce mot bizarre, les Américains du nord désignent les réunions convoquées par les délégués aux *Conventions* générales, pour y rendre compte de leur mission. Les *Conventions*, où ces délégués sont envoyés, sont des réunions libres dans lesquelles un parti politique règle les mesures à prendre pour le triomphe de ce parti.

Les *caucus* se tiennent ordinairement dans une des pièces de l'hôtel-de-ville. Ils sont aussi libres que les conventions et l'entrée de l'hôtel-de-ville ne leur est jamais refusée. Tous les partis ayant besoin de liberté, le triomphe momentané de leur opinion ne les amène jamais à priver leurs adversaires des droits qu'ils ont eu et auront à invoquer pour eux-mêmes. Aussi, en même temps qu'un parti tient son *caucus* dans une des salles d'un édifice public, il arrive fréquemment que le parti opposé tient le sien dans la salle voisine. L'autorité municipale doit seulement être avertie du jour de la tenue du *caucus*, et enfin d'en assurer le bon ordre, elle s'y fait représenter soit par le maire, soit par un alderman. Ces membres du conseil municipal sont ordinairement choisis par la réunion pour en présider et diriger les débats.

Histoire de chasse. — J'ai eu l'honneur, nous disait un gai compagnon, de chasser avec un souverain régnant. Sa Majesté avait, comme il est d'usage, un marqueur nommant à haute voix et écrivant sur un carnet la pièce abattue par l'illustre veneur.

Or, il advint sous mes yeux que l'illustre personnage fit

coup double. De sa première cartouche il abattit une caille, et de la seconde le prince H., son chambellan.

Et j'entends le griffier consciencieux noter à haute voix, avec un sangfroid magnifique « une caille et un chambellan », comme il eût dit « une caille et un faisan ».

Je me hâte d'ajouter que le blessé en fut quitte pour quelques jours de lit. Depuis cet accident là, quand son souverain le prie à la chasse, il a la migraine et lorsqu'il raconte son aventure, il dit en soupirant : « Si le roi m'avait donné la caille au moins ! »

La course des chargeurs de thé dans les mers de la Chine!

— Tous les ans, il se livre dans les mers de Chine et sur l'océan indien une lutte qui, pour les résidents étrangers dans l'extrême Orient, est aussi féconde en émotions que la course du grand prix peut l'être pour un vrai Parisien.

Mais ce n'est point de chevaux dont il s'agit, les lutteurs dont nous voulons parler n'appartiennent point à la terre. Ce sont des steamer, dont les flancs renferment des trésors par millions, représentés par une cargaison de thé nouveau. La lutte qui se livrent ces géants de la mer est une lutte de vitesse, et leur champ de courses n'a pas moins de 4,000 lieues d'étendue. Il s'étend depuis le Yang-tsze-Kiang dans le nord de la Chine, jusqu'à la Tamise. Le poteau du départ est à Hankow, celui de l'arrivée est à Londres même.

C'est vers le mois de mai que les thés de la nouvelle récolte font leur apparition sur le marché de Hankow.

Décrire la fièvre qui s'empare alors des négociants étrangers et chinois nous serait impossible.

Partout on achète, on emballe, on étiquette. Des caisses sans nombre viennent s'empiler dans les flancs de bateaux à vapeur tous également impatients de fuir et qui, aussitôt chargés, vont descendre majestueusement le Yang-tsze.

C'est au sortir de ce fleuve des fleuves que doit commencer la grande course.

De tous ces bâtiments, quel est celui qui arrivera le premier à Londres ?

Telle est la question que chacun se pose, et les paris vont leur train. L'un parie pour celui-ci, l'autre pour celui-là, et le télégraphe se charge de tenir tout le monde au courant des péripéties d'une lutte qui doit durer près de deux mois.

Cette lutte, est toujours émouvante et bien souvent tragique aussi ; et il est bien rare que tous ces navires qui emportent avec eux tant de vœux et tant d'espérances arrivent tous également au port.

L'un se perd sur les côtes de Chine, l'autre ne dépassera pas la pointe de Ceylan ; tel autre encore parviendra presque au terme du voyage pour s'engloutir en vue de Lisbonne.

Il est certain que cette hâte d'arriver doit nuire à une navigation prudente, et il est probable que depuis longtemps on aurait renoncé à ces courses furieuses s'il ne s'était agi que d'une fantaisie de vaine gloire. Mais ce qui est réellement en jeu dans ces luttes à la vapeur, c'est un intérêt commercial de premier ordre. L'intérêt d'arriver avant tout autre sur un marché libre de toute concurrence, et cet intérêt est suffisamment grand pour qu'on lui sacrifie quelques-unes des règles de la prudence.

On nous communique la pièce suivante, dont nous ne connaissons pas l'auteur, mais qui a probablement été faite sous l'impression de la guerre entre la Prusse et la France. Nous en éliminons les strophes les moins piquantes :

Tu l'as bien connu ? c'était un grand diable,
Leste comme un cerf et fort comme un bœuf :
Le causeur d'ailleurs le plus agréable...
Il brisait un sou comme on casse un œuf.

Ce n'était pas lui qui voulait la guerre,
Et je puis jurer qu'il a voté non ;
Mais quand il a vu qu'il fallait la faire,
Il a dit : Eh bien, qu'ils la fassent donc !

Les Français de France ont la tête prompte ;
Mais lui, de Marseille, est homme de poids ;
Il sait qu'on ne meurt jamais qu'une fois,
Et que cette fois vaut bien qu'on la compte.

« D'ailleurs, disait-il, de plus ou de moins,
Qu'est-ce qu'un soldat dans l'armée immense
Dans tous les duels il faut des témoins ;
Nous serons témoins des Français en France.

Maintenant s'ils n'ont ni force, ni chance,
Si ces gens du Nord se font battre exprès,
Eh bien ! mais alors reste la Provence !
Qu'on y vienne un peu, nous serons tous prêts !

Effectivement, tout prêt à combattre,
Faisant l'exercice, ayant deux fusils,
Parlant comme trois, criant comme quatre,
C'était un troupiier des mieux réussis.

Et quand il apprit qu'aux chants d'Alsace,
Le Dieu des combats nous abandonnait,
S'il n'eût écouté que sa folle audace
Il serait parti, mais il se tenait.

« Plus tard, disait-il, je crois que la France
Sera plus heureuse en me retrouvant ;
Montrons-nous de loin, comme l'espérance,
Et pour rester fort, gardons-nous vivant. »

Et voilà qu'un soir, au sortir de table
Après un long et copieux dîné
Un farceur, hélas ! peu charitable
Soudain s'avance en lui criant au nez :

Qu'on voit au lointain un bateau qui bouge ;
Qu'on le croit prussien, qu'il vient vers le port.
Le pauvre garçon est pris d'un transport.
De blanc qu'il était, il en devint rouge,
De rouge, violet, et de violet... mort !

Avis. — Nous avons pu nous convaincre que plusieurs personnes, ayant souscrit à la 1^{re} série des *Causeries du Conteur Vaudois*, ont cru que par ce fait elles étaient aussi inscrites pour la 2^{me} série. C'est là une erreur, et nous les prions de bien vouloir nous adresser une nouvelle demande.

L. MONNET.

Théâtre de Lausanne.

Dimanche 19 novembre 1876.

LE PACTE DE FAMINE

Grand drame en 5 actes.

LA MÉLI-MÉLO DE LA RUE MESLAY

Vaudeville en 1 acte du Palais-Royal.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

CARTES DE VISITE

très soignées et livrées dans la journée.